

## Wagner à Marseille : un festival de voix beethoveniennes pour une Walkyrie anthologique

*Bertrand Bolognesi*

*May 20, 2007*

Grand habitué de la scène lyrique marseillaise, Charles Roubaud y met en scène la 1ère journée du Ring avec un à-propos d'une sobre élégance dont on ne pourra que saluer la justesse de vue. Avec la complicité du vidéaste Gilles Papain et de Marc Delamézière aux lumières, il sait inventer non seulement des espaces de jeu mais invite l'imaginaire du spectateur dans des mondes qu'il n'a garde de trop précisément définir. Les procédés paraissent simples, respectent les didascalies du livret tout en faisant rêver, s'avérant toujours efficaces et diablement esthétiques, tout en abordant la métaphysique wagnérienne comme personne. Qu'on ne s'y méprenne cependant pas : Charles Roubaud ne se contente pas de belles images au dynamisme sans repos, prenant au contraire grand soin de la construction des personnages et surtout des relations qui animent les situations à représenter. A-t-on jamais vu confrontation plus animale entre Hunding et Siegmund, par exemple, ou encore plus tendre conflit entre Wotan et la favorite de ses guerrières qu'il croit devoir bannir de ses hauteurs ? Le mélomane wagnérien est un enfant que traversent des caprices d'adulte, car s'il aime qu'on lui dise chaque jour le même conte, encore exige-t-il que le récit qu'on lui en livre ne soit jamais le même ; cette production saisit au vol le gant qu'il lui jette et s'empare de son attention qu'elle reconcentre sur l'essentiel pour mieux réaliser ce projet improbable de réussir à l'émouvoir avec les heurts et malheurs de dieux soudain humains rien qu'humains.

Cette discrète emprise fait la part belle au peintre génial de l'ouvrage, l'orchestre, que Wagner fit paysagiste des sentiments, des enjeux cosmogoniques comme des soubresauts élémentaires, avançant dans sa tétralogie l'expressionnisme qui surgirait quelques décennies plus tard, avant de le contredire par le symbolisme plus d'actualité de l'ultime Parsifal. Malgré quelques approximations et maladresses çà et là, les artistes de l'Opéra de Marseille, sous la direction sagement lisible et scrupuleusement attentive à chacun de Friedrich Pleyer, défendent cette Walküre avec une bonne volonté évidente dont les effets vont se bonifiant au fil de la représentation. Prudent, le chef s'en tient là, ne risquant pas l'instrument qu'on lui confie à des traductions dramaturgiques trop subtiles.

Le plus opératique des épisodes du Ring est ici servi par un plateau vocal d'exception où chacun se trouve exactement distribué. Outre que ce n'est pas fréquent, dans l'absolu, rappelons sans hauteur (j'entends que nous ne sommes ni à Munich, Hambourg ou Dresde) que nous sommes à Marseille. Les walkyries offrent une prestation soigneusement équilibrée où se remarquent plus particulièrement la Siegrune d' Elena Gabouri [qui retint notre attention dans *Le Balcon* et *Lady Macbeth de Mzensk* ; lire nos chroniques du 28 janvier 2005 à Besançon et du 16 mars 2007 à Genève], la Waltraute d'Anne Salvan et la Gerhilde de Jialin-Marie Zhang. Un rien d'ombre est projeté sur l'ensemble par Sally Bruggess qui, pour répondre aux exigences de format de ce répertoire, n'en accuse pas moins des inégalités et des bizarreries dans l'émission, et cantonne Fricka dans des accès de mégère fielleuse en oubliant que beaucoup d'amour motive les reproches à son beau loup infidèle. Impressionnant d'autorité et de rudes-se, Artur Korn est un Hunding presque sauvage dont le grain vocal vient fermement percuter l'écoute, de même que surprend un jeu d'une pertinence qu'on pourrait dire économique, rendue possible par une présence allant de soi. Son jeune rival est ici le clair et vaillant Torsten Kerl (Siegmund) dont on apprécie la lumière de l'aigu comme l'intelligence de la nuance, qualité à laquelle répond admirablement le précieux velours que Gabriele Fontana met au service d'une Sieglinde captivante d'ardeur qui libère un registre haut d'un moelleux admirable dans le dernier acte. Après un début un peu crispé qui génère des aigus parfois durs, Janice Baird se montre, une fois de plus, une immense Brünnhilde qui puise autant dans la partition que dans la mise en scène la fraîcheur de caractère du personnage, rendant presque palpable, par son dévouement, son rôle de miroir malmené de la volonté contrariée du père des combats. Enfin, s'il nous fut donné de constater plus d'une fois l'alarmante disparition de chanteurs capables d'incarner honorablement Wotan, Albert Dohmen chasse magis-tralement toutes les déceptions, en livrant du chant sensiblement phrasé d'un organe qui assume sans rougir les extrêmes de la tessiture convoquée un dieu d'une humanité confondante, comme en témoignent des adieux d'anthologie